

## XLIX

SIDI BOU-DJEMAA<sup>(1)</sup>

Si nous sortons de Tlemsan par la porte de Fas, qui a remplacé le Bab-El-Guechout des Arabes, nous rencontrerons, sur la route qui mène à El-Mensoura, un petit monument funéraire élevé sur le tombeau de Sidi Bou-Djemâa. Cet édicule, simple comme le fut l'homme dont il renferme les restes mortels, se compose d'une petite cour carrée clôturée par un mur blanchi à la chaux, avec une porte ogivale qui n'est pas sans élégance. C'est là tout ce que la piété des fidèles a écu devoir faire pour un saint qui, d'ailleurs, doit se soucier médiocrement des splendeurs de la terre, à moins pourtant que les magnificences des jardins d'Eden ne lui aient donné le goût du luxe et des somptuosités. Il faut dire aussi que le degré de protection qu'il accorde aux Tlemsaniens est tout à fait en rapport avec la pauvreté du monument qu'ils ont fait élever sur sa cendre.

Sidi Bou-Djemâa, qui vivait dans le courant du XIVE siècle de notre ère, n'était certainement pas un grand de la terre, et il avait tout juste assez de science pour l'exercice

---

1. Cette légende a été racontée, en partie, par M. Ch. Broselard. M. L. Piesse en a également dit quelques mots dans son excellent *Itinéraire de l'Algérie*. Nous l'avons complétée, comme toutes les autres légendes, par les détails que nous avons recueillis à diverses sources indigènes.

de sa profession, car il n'était autre chose qu'un pauvre chevrier. Né dans la montagne des Trara, Il s'adonna de bonne heure à cette vie horizontale et contemplative qui fait encore les délices des bergers de notre temps. Seul en présence de la nature, dont il célébrait les beautés sur son *djououak*<sup>(1)</sup>, il n'avait pas tardé à pressentir l'existence du Dieu unique. Du reste, il avait eu quelquefois l'occasion de converser avec de saints anachorètes réfugiés dans les montagnes de son pays. Et puis, — toujours comme les gardeurs de troupeaux, — il entendait des voix intérieures qui, généralement, — quand elles n'étaient point des borborygmes, — lui dictaient sa conduite ou lui donnaient des conseils. Un jour, une de ces voix lui souffla l'idée d'abandonner son pays et ses chèvres, et de poursuivre ailleurs d'autres destinées : le jeune *raâi*<sup>(2)</sup> ne se le fit pas répéter deux fois ; il se dirigea vers le Sud, — il faisait face de ce côté quand la voix lui parla, — traversa l'ouad Thafna, et quand la même voix intérieure lui ordonna de s'arrêter, il était précisément en face de Tlemsan, la terre bénie où tant de saints sont venus mourir.

Sidi Bou-Djemâa résolut de s'établir devant la porte d'El-Guechout, puisque tel paraissait être l'ordre de la voix abdominale. Une pierre se trouvait justement devant cette porte ; le saint berger s'y assit, et n'en bougea plus jusqu'à sa mort, qui se fit attendre encore assez longtemps. Il vivait là des aumônes des passants : car, pour tout le monde, il était devenu l'hôte de Dieu. A force de recevoir, Sidi Bou-Djemâa, qui déposait tout l'argent monnayé qu'on lui donnait dans un tronc qu'il avait creusé auprès de sa pierre, finit,

---

1. Petite flûte en roseau.

2. Berger.

avec le temps, par se trouver possesseur d'un véritable trésor. Mais que lui importaient à lui les richesses de la terre ? N'avait-il pu fait vœu de pauvreté ? Ce n'était là d'ailleurs un secret pour personne, car Sidi Bou-Djemâa, — qui n'était point un ingrat, — ne faisait jamais à ses haillons l'injure de les quitter le premier ; toujours il leur avait laissé cette initiative ; il remplaçait alors sa guenille par un lambeau d'étoffe dont il se ceignait les reins sous le spécieux prétexte de voiler sa nudité.

Il arrivait quelquefois au saint homme de se sentir piqué par l'aiguillon de la chair ; dans ce cas, le vénéré *fakir* se ruait sur la première femme, — jeune, — qui passait, et l'accolait devant tout le monde sans le moindre scrupule ; les spectateurs se bornaient à couvrir respectueusement l'ouali d'un bernous pendant l'accomplissement de l'acte. Quant à la femme qui avait été appelée à la grâce de recevoir ainsi les faveurs du saint, elle se relevait, se secouait, et continuait son chemin sans regarder en arrière, et toute confite de félicité d'avoir servi de vase d'élection à un ami de Dieu.

En effet, en les appelant plus particulièrement à lui, Dieu n'a-t-il pas déchargé ces saints de toute obligation sociale ; et n'a-t-il pas sanctifié d'avance tous leurs caprices ? Il est clair que les actes de cette nature découlent directement de la doctrine exagérée de l'extase, de l'*âcheuk*, c'est-à-dire de l'amour mystique de Dieu.

Tant de vertus avaient fini par mériter au chevrier Bou-Djemila le précieux titre d'*ouali*, distinction parfaitement justifiée, d'ailleurs, par sa prescience et le don des miracles dont il jouissait depuis longtemps déjà. Aussi le sultan lui même le prit-il en amitié, et souvent il daigna se déranger pour venir consulter le vénéré déguenillé.

Enfin, un matin, on le trouva mort auprès de sa pierre ; ou l'enterra sur le lieu même où il avait vécu, et les Tlemsaniens élevèrent plus tard autour de son tombeau l'enceinte funéraire dont nous avons parlé plus haut.

La tradition n'a conservé le souvenir que d'un petit nombre de miracles opérés par Sidi Bou-Djemâa, et encore ceux dont elle s'est souvenue ne sont que d'un médiocre intérêt. Aussi nous dispensons-nous de les rapporter.

*Nota.* — Certes, ce ne sont pas les documents qui nous manquent, et il nous serait facile, imitant en cela, à propos des saints Musulmans, l'hagiographe flamand Jean Bollandus, de pousser nos *Acta Sanctorum* aussi loin que nous l'eussions voulu, car l'Islam est riche en thaumaturges. Mais, voulant ne donner aux personnes qui s'occupent des choses de la religion de l'Islam qu'une idée générale de la façon dont les Islamistes entendent les questions thaumaturgiques, lesquelles sont généralement peu et mal connues, et nos saints s'étant répétés dans leurs actes, ou plutôt les miracles qu'on leur attribue ne nous étant parvenus que par la tradition, et, par suite, d'une façon plus ou moins exacte, nous poserons ici le terme de notre pèlerinage, laissant à nos continuateurs, — s'il en est que tente cette besogne, — le soin de compléter notre œuvre. Il ne faut, d'ailleurs, pour cela, que de la patience et de la foi.